

Florence CLERFEUILLE

Le chat du jeu de quilles

Tome 3 :

Qui est le cerveau ?

FADM

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous
pays

© Florence CLERFEUILLE - FADM - 2015

ISBN 978-2-9543280-8-9

« Qu'est-ce que t'en dis, le chat ? Y'a un truc qui va pas, non ? »

Ouais, y'a quelque chose qui va pas, mais quoi ?

Tout à coup, je réalise : ça doit bien faire vingt minutes que je n'entends plus le bruit de l'eau dans la salle de bain et Manon n'est toujours pas sortie. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire ?

J'hésite sur la conduite à tenir : je ne voudrais pas non plus avoir l'air de trop m'inquiéter, surtout s'il n'y a pas de raison de le faire... mais quand même ! Sans bruit, je m'approche de la porte et tends l'oreille. Pas un bruit à l'intérieur. Dans le salon que je viens de quitter, le chat, assis bien droit sur la table basse, à côté de mon ordinateur portable, me regarde fixement.

J'y vais ou j'y vais pas ?

La main en l'air, je suis à deux doigts de frapper à la porte quand un bruit d'eau qui coule se fait à nouveau entendre. Encore une douche ? Manon doit vraiment se sentir dégueulasse.

Rassuré, malgré tout, je retourne m'asseoir aussi discrètement que je suis venu. Pour rien au monde je n'accepterais de le reconnaître, mais j'ai sacrément eu peur.

Mon vieux Marc, faut regarder les choses en face. Sérieusement. T'es tombé amoureux. Et puis quoi ? C'est peut-être pas si grave. Ça arrive même à des gens très bien !

Avant de me rasseoir sur le canapé, je prends le temps de sortir une bière du frigo. Une belle brune au goût fumé. Un peu trop fraîche pour pouvoir libérer tous ses arômes. Il va falloir que je la laisse se mettre doucement à température pour pouvoir la déguster comme elle mérite de l'être.

Le chat, qui ne perd pas le nord (ni l'appétit) en profite pour se rappeler à mon bon souvenir en se frottant à ma jambe.

« OK, OK... Donne-moi deux secondes et je remplis ta gamelle. »

Un miaulement impatient me répond. À croire que deux secondes d'attente, c'est encore trop. M'énerve, ce chat.

« Ta gueule ! Fais pas chier !

— Pardon ? C'est à moi que tu parles, comme ça ? »

Pourquoi Manon sort-elle justement de la salle de bain à ce moment-là ?

« Non, c'est au chat » maugrée-je, persuadé d'avoir droit à une remarque sarcastique.

Mais Manon est clairement à côté de ses pompes : elle ne réagit même pas. Tout au plus s'approche-t-elle du chat en question pour lui prodiguer des caresses distraites. Caresses auxquelles l'animal ne prête pas la moindre attention, focalisé qu'il est sur le mouvement de mes mains, l'une s'étant emparée de sa gamelle, l'autre du paquet de croquettes rangé sous l'évier.

D'ailleurs, dès que je pose la gamelle pleine par terre, le quadrupède s'échappe des mains de Manon pour se remplir l'estomac.

Indifférent et ingrat, voilà ce qu'il est, ce chat...

Des coups timides, frappés à la porte, attirent alors mon attention. C'est Madame Laur, la voisine. Elle se tient sur le pas de la porte, un plat recouvert d'un torchon dans les mains.

« Je vous ai vus, quand vous êtes arrivés tout à l'heure... J'avais justement préparé une flaune dans l'après-midi : ma fille devait venir. Finalement, elle ne peut pas : son travail, vous savez ce que c'est... Alors, je me suis dit que, peut-être, ça vous ferait plaisir. À vous... et à votre amie. »

La vieille dame semble gênée. Comme si elle avait vraiment envie d'entrer (et de savoir ce qui

est arrivé à Manon) mais qu'en même temps elle ne veuille pas déranger. Je la délivre de son dilemme en m'écartant un peu.

« Entrez, je suis sûr que ça fera plaisir à Manon de vous voir. »

En fait, je n'en suis pas sûr du tout, mais ça ne coûte rien de le dire... Et puis, quelque part, je me sens soulagé par cette visite. Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir passé dix jours tout seul ou de retrouver une Manon qui ne ressemble pas tout à fait à celle que j'ai quittée (ou plutôt qui est partie) ce fameux lundi matin, mais je dois bien reconnaître que la perspective de me retrouver en tête-à-tête avec elle me fait flipper. Alors, la visite de Madame Laur, sans mauvais jeu de mots, c'est du gâteau !

D'ailleurs, si Manon n'est pas tout à fait la même que dans mon souvenir, une chose n'a pas changé : sa gourmandise.

« Une flaune ? s'exclame-t-elle. J'adore ! Ça fait partie des bonnes choses que j'ai découvertes en arrivant ici.

— Vous ne connaissiez pas ? s'étonne Madame Laur.

— Non. Vous savez, la recuite, ce n'est pas un fromage très répandu en-dehors de l'Aveyron.

— C'est vrai qu'ici, avec toutes les brebis qu'on élève, on en trouve partout. Du coup, on oublie que ce n'est pas forcément le cas ailleurs. »

Tout en parlant, la voisine a dégagé sa tarte du torchon qui l'enveloppait.

« Vous avez un couteau ? » dit-elle.

Et sans façon, elle avance dans la pièce, pose son plat sur la table et commence à couper des parts. Manon, qui a juste enfilé un long tee-shirt, s'assied et ne se fait pas prier pour engloutir une première part à une vitesse hallucinante.

« Doucement, voyons ! s'amuse Madame Laur. Prenez le temps de mâcher !

— Désolée, s'excuse Manon, mais vous savez, pendant tout ce temps où j'ai été enfermée, je n'ai avalé que de la soupe de légumes, alors quelque chose d'un peu plus consistant, c'est... Et de la flaune, en plus ! Comme si vous saviez que c'était mon péché mignon !

— Je ne le savais pas, sourit la voisine, mais ma fille a toujours adoré ce dessert, alors quand je veux lui faire plaisir, c'est ce que je prépare. »

Sans plus tarder, Manon attrape un deuxième morceau, qu'elle commence à mastiquer de façon plus tranquille. Comme pour mieux savourer ce plaisir retrouvé.

« Vous en voulez ? me demande alors Madame Laur. C'est aussi pour vous, vous savez ! »

Je ne suis pas aussi gourmand que Manon (normal, la gourmandise, c'est un truc de fille...) mais je ne veux pas me montrer impoli. Alors je m'empare à mon tour d'un morceau de gâteau.

Pendant que je mâche consciencieusement, sans un mot, Madame Laur s'assied à côté de moi. Les mains croisées sur la table, elle regarde Manon en souriant doucement. Comme une grand-mère (enfin, une grand-mère normale, pas une du genre de Nina Wroom !) regarderait sa petite-fille. Avec tendresse.

Manon est tellement occupée à savourer sa flaune qu'elle ne remarque même pas qu'elle est le centre de notre attention. Ses cheveux, qu'elle n'a pas pris la peine de sécher après la douche, frisottent comme jamais. Comme si eux aussi étaient pleins d'une énergie nouvelle. Tout en mangeant, d'un mouvement nerveux du cou, elle repousse régulièrement vers l'arrière une mèche qui vient lui recouvrir l'œil droit.

Sa deuxième part de gâteau avalée, elle se lève pour se servir un verre d'eau, se rince les doigts, puis des deux mains dégage son front d'une frange qui mériterait bien d'être raccourcie.

Il s'est passé tellement de temps depuis sa disparition que ses cheveux aient besoin d'être coupés ?

« Vous voulez boire quelque chose ? demande-t-elle à Madame Laur.

— Non, merci. Je n'ai pas soif.

— Et toi, Marc ?

— Je viens de me servir une bière » dis-je en me levant pour aller chercher le verre qui m'attend sagement au-dessus du frigo.

« On s'est fait beaucoup de souci pour vous, vous savez, déclare tout à coup la voisine.

— Pour moi ? s'étonne Manon.

— Oui. Surtout que votre voiture avait été retrouvée sur la route du Puech Bas.

— Et... Qu'est-ce que ça fait ? C'est un endroit dangereux ? s'étonne Manon.

— Disons qu'il s'y est déjà passé quelque chose de bizarre, il y a longtemps, dis-je.

— Quelque chose de quel genre ?

— Écoute, on en parlera une autre fois. Pour l'instant, tout ce qui compte, c'est que tu te fasses plaisir avec la flaune de Madame Laur et que tu te reposes. Tu veux manger autre chose ?

— Non. Merci. Par contre, un troisième morceau... Je crois que je vais me laisser tenter...

— À la bonne heure ! s'enthousiasme la voisine. Comme on dit : quand l'appétit va, tout va ! Vous vous remettrez vite de vos aventures. »

Puis, manifestement rassurée sur le sort de Manon, la vieille dame se lève.

« Reposez-vous bien, surtout. Et si vous avez besoin de quoi que ce soit... Monsieur Linard, vous savez où me trouver.

— Je sais, oui. Merci. »

À la porte, où je la raccompagne, notre voisine prend le temps de se retourner et de se perdre quelque temps dans la contemplation de Manon en train de manger.

« Veillez bien sur elle, chuchote-t-elle. Elle n'a pas l'air, comme ça, mais je suis sûre qu'elle a été secouée.

— Ne vous inquiétez pas ; je ne vais pas la quitter d'une semelle. »

Madame Laur a refermé sa porte derrière elle depuis un moment et je suis toujours debout sur les marches qui mènent à la mienne. Le chat s'est installé à côté de moi et me frôle la jambe, comme pour me caresser. Si le retour de Manon l'a rassuré, il n'est pas encore prêt, semble-t-il, à sortir de la maison.

Une douceur dans l'air me retient dehors : septembre, cette année, est particulièrement agréable. Et, perdu dans mes pensées, je ne réalise pas tout de suite que le vent s'est levé. Un vent tiède qui vient de l'est. Le vent d'autan !

Derrière moi, une voix s'élève.

« Marc, tu peux fermer la porte, s'il te plaît ? »

J'hésite une demi-seconde puis me résigne : n'est-ce pas moi qui viens d'assurer à Madame Laur que je ne quitterais pas Manon d'une semelle ?

« J'arrive... dis-je en poussant le chat pour qu'il me précède. Mais... Qu'est-ce que tu fais ? »

Manon est assise par terre, à l'extrémité du couloir qui mène à la chambre. Enfin... Recroquevillée serait un terme plus exact. Dos collé au mur, les jambes repliées, enserrées entre ses bras, tête baissée, elle se balance légèrement d'avant en arrière.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Le vent qui rend fou ? Ou un contrecoup de sa séquestration ?

Je m'approche et m'accroupis devant elle.

« Manon, qu'est-ce que tu fais, là ? Relève-toi, voyons... »

— Pourquoi ? Je suis bien, comme ça... Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Bien ? T'es sûre de ce que tu dis ? »

Ses yeux obstinément baissés, qui refusent de croiser les miens, me disent tout le contraire. Une boule naît au creux de mon ventre, grossit, m'opprime. Je m'approche et glisse un bras autour de ses épaules.

« Arrête », dis-je en l'obligeant à ne plus se balancer.

Les mains crispées, tous les muscles des bras tendus à se rompre, elle n'arrive pourtant pas à maîtriser les tremblements qui naissent dans tout son corps. La peur, le soulagement, un pétage de plombs en règle... Je ne sais pas ce qui lui arrive, mais c'est en train de la secouer. Au sens propre.

Mon vieux, va falloir assurer.

Résolument, je la soulève et l'amène dans la chambre, où je la pose sur le lit. Elle est tellement tendue qu'elle n'arrive même pas tout de suite à desserrer ses bras.

« Manon, calme-toi, dis-je en la serrant doucement contre moi. C'est fini. Tu es libre.

— Je sais... »

Pourquoi la douceur de sa voix me donne-t-elle subitement envie de pleurer ?

Le lendemain, Manon est convoquée par la juge. Celle-là même qui m'a interrogé quand j'ai signalé sa disparition. Je l'accompagnerais bien, mais les gendarmes qui viennent la chercher ne sont pas du même avis et l'expérience m'a abondamment prouvé que ce n'était pas le genre de personne qu'on pouvait facilement faire changer d'avis.

Quand même, j'ai du mal à leur laisser Manon.

« Ça va aller, t'es sûre ? ne puis-je m'empêcher de lui demander.

— Mais oui, t'inquiète pas... »

Son sourire presque triste ne me rassure absolument pas. La Manon que je connais (« ma » Manon) n'aurait jamais eu ce sourire-là. Elle se serait moquée de moi, aurait ricané, m'aurait peut-être même filé un grand coup de coude, mais elle n'aurait pas eu ce regard éteint.

« Soyez tranquille, Monsieur Linard, renchérit l'un des gendarmes venus la chercher, votre compagne est entre de bonnes mains. »

Tu parles, Charles !

In extremis, en serrant les mâchoires, j'arrive à me retenir de lui dire ma façon de penser : je sais que ça ne ferait pas avancer le schmilblick.

Debout sur le trottoir, la mine sombre, je regarde s'éloigner la voiture bleue. Qu'est-ce que je vais faire en attendant le retour de Manon ?

J'en suis encore à me poser la question quand mon téléphone se met à vibrer dans ma poche. Machinalement, je réponds.

« Allô ? »

— Marc ? C'est Rose-Marie. Dites-moi, c'est quoi, votre adresse, exactement ?

— Mon adresse ?

— Oui ! s'impatiente la mère de Manon à l'autre bout du fil. Il y a bien des noms de rue dans votre bled aveyronnais !

— Rue du Stade, numéro 28. Pourquoi ? »

Elle a déjà raccroché. L'œil braqué sur l'écran de mon téléphone, je suis pris d'une envie subite d'envoyer l'engin s'écraser au sol. Mais un reste de self-control m'en empêche. Je me contente de jurer.

« Qu'est-ce qu'elle est en train de manigancer, nom d'une pipe ? »

— Vous dites ? »

Madame Laur revient de ses courses quotidiennes.

« Rien. Je parlais tout seul. Excusez-moi... »

— Comment va votre amie, ce matin ? »

Bon, là, ce n'est pas pour dire, mais sa sollicitude commence à me les briser menu, comme dirait l'autre... Un peu, ça va. Mais là, juste après le coup de fil de Rose-Marie...

« Elle va bien. Elle vient juste de partir avec les gendarmes. La juge voulait l'entendre. »

Madame Laur hoche la tête d'un air entendu.

« Ça va aller, ne vous inquiétez pas ! » lance-t-elle avant de rentrer chez elle.

M'inquiéter, m'inquiéter... Ils ont que ce mot-là à la bouche, tous autant qu'ils sont ! Comme si j'avais une gueule à m'inquiéter...

Le temps de rentrer enfile mon blouson et de refermer la porte, j'arpente le trottoir en direction de chez Gaston. Je vais leur montrer, moi, comment je m'inquiète...

« Salut la compagnie ! »

— Salut, le Parisien. Qu'est-ce que tu prends à cette heure-ci : un café ou l'apéro ?

— Un café. Bien serré.

— C'est parti ! »

Et pourtant, Dieu sait que je n'ai pas besoin de m'énerver !

Gaston pose le café devant moi sans dire un mot. Pourtant, je sais qu'il meurt d'envie de me poser des questions. Mais là, je me sens juste capable de l'envoyer promener.

Consciencieusement, je prends le temps de déchirer l'extrémité de l'enveloppe qui contient le sucre en poudre, de verser ledit sucre dans ma tasse, de touiller mon café jusqu'à ce que le plus petit grain de sucre ait fondu... Tout cela sans lever les yeux.

Gaston a compris le message : il part à l'autre bout du bar laver les verres qu'il ramassait à mon arrivée. Ensuite, il va encaisser les consommations de deux types d'EDF de passage. Quand il revient devant moi, j'ai eu le temps de respirer.

« Comment ça va ? risque-t-il.

— Ça va. Manon est partie chez la juge pour lui raconter sa détention. »

Je n'ai pas précisé qu'elle avait été retrouvée ; manifestement j'ai eu raison : à voir sa tête, Gaston est déjà au courant.

« Tu l'as laissée partir toute seule ? s'étonne-t-il juste.

— J'ai pas eu le choix : les flics qui sont venus la chercher ont pas voulu de moi. »

Gaston s'appuie des deux mains sur le bar et se penche vers moi.

« C'était Tatoué qui l'avait enlevée, alors ?

— Apparemment. »

Instinctivement, je retrouve mes réflexes d'enquêteur. En dire le moins possible, laisser l'autre formuler ses propres hypothèses, tirer ses propres conclusions... Voir d'abord ce qu'il sait.

En l'occurrence, Gaston a l'air de savoir que c'est chez Tatoué que Manon a été retrouvée.

« Et Célestin était dans le coup, alors ? Il paraît que c'est lui qui t'a amené là-bas...

— Ouais, c'est lui... Il a dû se faire balader par Tatoué.

— C'est sûr ! Il est pas futé, le Célestin, mais il est pas méchant non plus. Il s'en serait jamais pris à quelqu'un, surtout une femme, si on lui avait pas demandé. »

Presque malgré moi, je m'étonne.

« Pourquoi "surtout une femme" ? Qu'est-ce que ça change ?

— La mère de Célestin l'a élevé toute seule. C'était une fille-mère, comme on disait à l'époque, et elle s'en est un peu pris plein la figure. Ça l'a suffisamment marqué pour qu'il éprouve d'instinct une sorte de respect presque religieux pour toutes les femmes. Sauf la Mireille, évidemment.

— En même temps, Mireille, des fois, on se demande si c'est vraiment une femme !

— C'est vrai... »

Tranquillement, je sirote mon café. Résumons : Gaston sait que Manon a été retrouvée chez Tatoué et que Célestin est mêlé à l'affaire. Mais est-ce qu'il sait que...

« Et alors, qui c'est qui l'a descendu, Tatoué ? »

Il sait.

Quand même, je serai toujours surpris par la vitesse de propagation des infos dans le coin. Le téléphone arabe, à côté, c'est vraiment du pipeau.

« On sait pas. Le jeune flic a juste vu un mec qui s'enfuyait, de dos. Ça peut être n'importe qui.

— N'importe qui, n'importe qui... T'en as de bonnes, toi ! Ça pourrait pas être moi, quand même !

— Et pourquoi pas ? »

Pour le coup, Gaston en perd momentanément la parole.

« T'es dingue, ou quoi ? éclate-t-il enfin. Tu sais bien que j'étais là, derrière mon bar ! »

Sans lui laisser le temps de se remettre de ses émotions, j'enchaîne.

« Tu le connaissais bien, Tatoué ?

— Pas plus que ça. Tu sais bien que c'est pas un habitué. Pas un chasseur non plus.

— Par contre, c'était un joueur de quilles.

— Oui. Qui a tout appris avec le père Pommier. Ou presque.

— Lui aussi ?

— Qu'est-ce que tu veux, le père Pommier, ça a été l'entraîneur de tout le monde, ici. Et puis, c'est lui qui a vraiment structuré le club, quand il est revenu. Avant, c'était un peu le bazar.

— Mais Tatoué jouait déjà ?

— J'en sais trop rien ; il habitait pas ici. »

J'apprends alors que Tatoué n'est pas d'ici. D'ailleurs, en y réfléchissant, c'est vrai qu'il n'avait pas tout à fait l'accent des gens du village.

« Il a dû arriver l'année du retour du père Pommier, à peu de choses près. »

Encore un qui aurait mieux fait de rester chez lui...

« Et il arrivait d'où ?

— Quelque part dans le Nord-Aveyron. Ou le Cantal, je sais plus trop. En tout cas, il connaissait personne, ici. C'est après son installation qu'il a trouvé son boulot, dans la même usine que Célestin. Ils faisaient la route ensemble, mais ils étaient pas plus copains que ça. De toute façon, ni l'un ni l'autre n'étaient du genre à se faire des copains.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ben, Célestin, il est bien brave, mais un peu simplet. C'est pas le genre de gars avec lequel on aime traîner. Et Tatoué...

— Ouais ?

— Tatoué, il inspirait pas vraiment confiance. On sentait qu'il fallait pas l'énerver. Ça aussi, c'est le genre de gars avec lequel on évite de traîner.

— En attendant, c'est surtout lui qui a l'air d'avoir énervé quelqu'un d'autre. »

En fin de matinée, avant de rentrer chez moi, je prends le temps de passer par l'épicerie du village. Manon a besoin de se refaire une santé. Si on n'a pas encore beaucoup parlé de ses conditions de séquestration, je sais quand même qu'elle ne s'est nourrie que de soupe de légumes. Une boîte de lasagnes surgelées s'impose. Un peu de fromage râpé pour agrémenter la chose. Une petite bouteille de vin (parce qu'avec des pâtes, Manon ne crache jamais sur un verre de vin rouge). Un petit cabecou bien sec, un morceau de comté et quelques pommes (pour les vitamines) complètent mes achats.

En attendant mon tour à la caisse, je devine aux regards à la fois heureux et gênés qui se fixent sur moi à la dérobée que la nouvelle du retour de Manon à la civilisation a fait le tour du village.

Voire de la région, parce qu'il y a des gens dont la tête ne me dit vraiment rien !

Bref, je ne suis pas fâché de me retrouver à l'extérieur...

Dans la rue, le vent d'autan se rappelle à mon bon souvenir. Il faut croire que ça ne lui a pas suffi de me titiller les narines la veille au soir. Les yeux mi-clos, je l'inspire à pleins poumons.

Fais gaffe, mon vieux : tu sais que ce vent-là, il rend fou.

Je manque de laisser échapper un ricanement, mais la présence d'un petit groupe de personnes, à quelques pas de moi sur le trottoir, me retient. Je n'ai pas particulièrement envie qu'on me prenne, justement, pour un fou.

« Attila exagère ! entends-je tout à coup. Ça fait deux jours qu'il a pas ouvert ! Après, il s'étonne qu'on aille se faire couper les cheveux ailleurs !

— Bah, tu sais comme il est... Et puis, faut pas pousser, t'es pas à un ou deux jours près, non ?

— De toute façon, il finit toujours par ouvrir, tôt ou tard.

— Et s'il lui était arrivé quelque chose ? intervient une jeune femme. Les volets de la maison sont tous fermés ! »

Tout le monde lève les yeux vers l'étage, moi y compris. Effectivement, tous les volets sont

fermés. Et ça, ce n'est pas normal : d'habitude, même quand le salon est fermé, les volets de l'étage sont ouverts.

Il y a un moment de flottement.

« On va pas défoncer la porte, non plus ! dit l'un.

— C'est sûr, répond un autre. On verra bien demain ce qu'il en est. »

Deux secondes plus tard, le groupe s'est dispersé et je m'empresse de continuer ma route avant que mes lasagnes n'aient fini de me dégeler dans les mains.

Une voiture est garée devant chez moi. Enfin, plutôt devant chez la voisine. La fille de Madame Laur, sans doute.

« Je peux vous demander où vous étiez passé ? » s'énerve une voix derrière moi alors que j'enfonce ma clé dans la serrure de la porte.

Le temps de me retourner, je fais face à une Rose-Marie tout ce qu'il y a de plus proche de la crise de nerfs.

« Rose-Marie ? Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— À votre avis ? Je viens voir ma fille, gros nigaud !

— Gros nigaud ? Dites-donc, va falloir vous calmer !

— Me calmer ? Vous rigolez ! J'arrive de Paris pour voir ma fille qui avait disparu pendant dix jours, je me retrouve nez à nez avec une porte fermée à clé... avec un mec qui en a rien à foutre de moi et de ma fille... et vous voudriez que je me calme ? »

Je commence à connaître la nana : ce n'est même pas la peine d'essayer de lui faire entendre raison. Il vaut mieux que je la fasse entrer avant qu'elle ait ameuté tout le quartier avec ses cris.

« Faites comme chez vous », dis-je en lui laissant le passage.

Les poings sur les hanches, plantée au milieu de la pièce, Rose-Marie balaye du regard notre home sweet home.

« Manon m'avait dit que c'était petit, mais elle était encore en-dessous de la vérité !

— Si ça ne vous convient pas, vous savez quoi faire : personne ne vous a demandé de venir.

— Ne vous sentez pas obligé d'être aimable, surtout !

— Dites-donc, vous débarquez chez moi sans y être invitée, vous m'agressez, et en plus vous voudriez que je sois aimable ? Vous êtes sacrément gonflée !

— Au temps pour moi, s'excuse la rouquine de service. Je crois que je suis un peu tendue.

— Eh ben détendez-vous, ça fera du bien à tout le monde...

— Ma fille n'est pas là ?

— À votre avis ? »

Oh là, Marc, du calme. Elle s'est excusée, non ? Et puis, c'est normal qu'elle soit sur les nerfs, non ? Mets-y un peu du tien...

« Non, dis-je plus calmement. Elle est chez la juge, pour une audition.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, alors ? Racontez-moi ! »

J'essaie d'esquiver.

« Je ne suis pas encore tout à fait sûr. Ce serait mieux d'attendre le retour de Manon, pour qu'elle vous explique elle-même ce qui s'est passé. Enfin, pour autant qu'elle le sache...

— Comment ça, pour autant qu'elle le sache ? »

Bien obligé, j'explique alors à Rose-Marie que sa fille a été endormie au moment de son enlèvement et que donc elle n'a pas été consciente de grand-chose.

« Elle s'était arrêtée et était descendue de voiture pour aller voir un chien étendu sur la route, qui avait l'air blessé. Elle était penchée sur lui quand elle a senti une piqûre dans l'épaule et qu'elle a perdu connaissance. Elle n'a même pas vu qui était son agresseur !

— Mais on sait qui c'est, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Pourquoi est-ce qu'il a enlevé ma fille ? »

Là, je sens que ma réponse ne va pas lui plaire. Histoire de me préparer à affronter l'orage, je prends le temps de ranger mes courses dans le frigo avant de lui faire face à nouveau.

« Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien.

— Comment ça, rien ? Il est muet ?

— Maintenant, d'une certaine manière, oui...

En fait, il est mort.

— Quoi ?

— Assassiné.

— Par qui ?

— On n'en sait rien. »

La bouche entrouverte, Rose-Marie me fait l'effet d'un merlu qui aurait passé trop de temps sur l'étal du poissonnier. Elle en a même l'œil vitreux. Pour un peu, je ne serais pas surpris de la voir tomber dans les pommes. D'ailleurs, elle se laisse tomber sur une chaise.

« Vous n'auriez pas quelque chose à boire ? demande-t-elle d'une petite voix qui ne lui ressemble guère.

— Café ? Bière ?

— Café. Fort. »

Comme je sens que la journée va être longue, je remplis ma cafetière à ras bord ; comme ça, on n'y reviendra pas. Du coup, évidemment, le café met plus de temps à couler. Tant mieux : ça me laisse le temps de faire le point. Parce que quelque chose me dit que quand la mère de Manon aura retrouvé ses esprits, elle va se remettre à jouer à la mitraillette à questions.

Résumons...

En quittant le village au volant de sa voiture, Manon est tombée sur Célestin qui courait après son chien qui s'était barré sur la route du Puech Bas. Elle lui a proposé de l'emmener : il n'a pas voulu (pour ne pas salir sa voiture toute propre). C'est du Célestin tout craché. En même temps, c'était un bon moyen de ne pas laisser de traces dans la voiture. Du coup, je me dis que c'était sûrement Tatoué qui lui avait interdit de monter.

Bref, Manon a pris la fameuse route. Et quand elle a vu un chien couché au milieu du bitume,

elle s'est arrêtée pour aller voir. À ce moment-là, Tatoué a dû surgir de nulle part (ce qui n'est pas bien compliqué, vu qu'il n'habite pas loin et que c'est au milieu d'une forêt) et lui faire une injection d'un somnifère quelconque.

Heureusement qu'il l'a mieux dosé que pour le chien, soit dit en passant, sinon Manon ne serait peut-être plus là pour raconter la suite...

En tout cas, quand elle a retrouvé ses esprits, elle était enfermée dans la pièce où on l'a retrouvée, seule, dans le noir le plus complet. Et tout le temps de sa disparition, elle n'a vu personne. Célestin lui apportait à manger (une soupe de légumes chaque jour) mais ne se montrait pas et ne parlait pas non plus.

Le comment est à peu près clair. Le pourquoi, par contre...

Pourquoi diable Tatoué a-t-il voulu enlever Manon et la séquestrer ?

Célestin ne peut pas être à l'origine de tout ça ; il n'aurait jamais été capable de monter un plan aussi précis et efficace. C'est donc Tatoué le cerveau. Qu'est-ce qui a bien pu lui passer dans la tête ?

« Je crois que le café est prêt, remarque tout à coup Rose-Marie.

— Ah oui ! Excusez-moi, j'étais ailleurs... »

Le temps de remplir deux tasses, de poser sur la table les cuillers, le sucre en morceaux et une tablette de chocolat noir (rien de tel qu'un petit – voire un gros – carré de chocolat avec son café pour s'en mettre plein les narines), je m'assieds face à la mère de Manon. Prêt pour l'interrogatoire.

Enfin, presque...

Rose-Marie casse un demi-sucre, le pose dans sa cuiller et le laisse doucement s'imbiber de café avant de le plonger dans la tasse. Puis, l'air absorbé, elle tourne lentement la cuiller. Du coup, absorbé, je le suis aussi. Hypnotisé par le mouvement circulaire de ses doigts...

« Comment cet homme a-t-il été assassiné ? demande-t-elle sans lever les yeux de sa tasse.

— On l'a étranglé.

— Quand ça ?

— Hier. Juste après qu'on ait retrouvé Manon.

— Quelle coïncidence !

— Je ne crois pas que ce soit une coïncidence, Rose-Marie. Quelqu'un est venu le faire taire. Pour qu'il ne dise pas ce qu'il savait aux gendarmes.

— Quelqu'un d'autre aurait commandité l'enlèvement de Manon ?

— Tout juste.

— Dire qu'il y a des gens qui fantasment sur le calme de la campagne... C'est tout sauf calme, ici ! Mais dites-moi... »

Le bruit de la porte qui s'ouvre interrompt brusquement Rose-Marie. À moins que ce ne soit plutôt la vision de sa fille sur le perron.

Deux secondes plus tard, elle a bondi de sa chaise, manquant de la faire tomber sur la gamelle du chat, et se précipite vers Manon, bras grands ouverts. Pourtant, quelque chose stoppe son élan. Ses bras retombent, à quelques centimètres de ceux de sa fille qui vient de refermer la porte, et elle se contente de la scanner du regard.

« Tu vas bien, ma grande ? demande-t-elle enfin.

— Ça va, Maman. C'était pas la peine de venir. Vraiment.

— Quelle sorte de mère ne viendrait pas vérifier que sa fille est en bonne santé après une aventure pareille ? s'offusque Rose-Marie. Sans compter que Nina aurait été capable de m'arracher les yeux si je ne l'avais pas fait... »

L'image fait lentement éclore un sourire sur les lèvres de Manon.

« Ça aurait été dommage, s'amuse-t-elle. De si beaux yeux ! »

À ces mots, les dernières réticences de Rose-Marie volent en éclats. Elle se précipite sur sa fille

et l'enserme de ses bras. Manon se laisse faire sans résister, bien au contraire : elle pose sa joue sur l'épaule de sa mère et ferme les yeux. Comme la petite fille qu'elle n'est plus depuis longtemps.

Jusqu'au soir, nous restons tous les trois à la maison. Je n'ai pas fait de grosses courses en sortant du café, mais j'ai quand même suffisamment de réserves pour nourrir trois personnes.

Trois personnes qui n'ont pour l'instant aucune envie de se confronter aux questions du monde extérieur. Même quand celui-ci est capable de fabriquer des choses aussi bonnes que la flaune de Madame Laur.

La flaune qui a même réussi à séduire la très parisienne Rose-Marie !

Petit bout par petit bout, comme à regret, Manon nous a raconté sa captivité. L'obscurité. L'incompréhension. Les questions incessantes : qui ? pourquoi ? Les visites d'une souris. Les soupes de Célestin. Les centaines de pas.

« Je me suis obligée à marcher tous les jours. Au moins mille pas. En tournant en rond. Je savais que si je le faisais pas, je finirais par devenir folle... À la fin, j'avais même plus besoin d'ouvrir les yeux : je connaissais la pièce par cœur. »

De mon côté, j'ai raconté la solidarité des gens du village. La battue avec les chasseurs. Manon a eu du mal à réprimer un fou-rire nerveux.

« Excuse-moi, je t'imaginai avec un gilet fluo et un fusil de chasse à la main ! »

Mais quand j'ai évoqué le bandana retrouvé accroché aux ronces, elle a retrouvé tout son sérieux.

« Je savais qu'il me manquait quelque chose... Mais en deux semaines, j'ai pas réussi à me rappeler ce que c'était. J'ai vraiment du potage dans la cervelle ! »

Au moment d'aller nous coucher, je me dis qu'il va y avoir comme un problème : cette maison n'est vraiment pas prévue pour accueillir trois personnes... Mais Rose-Marie prend les choses en main.

« Je vais dormir sur le canapé : j'ai apporté un sac de couchage. Vous, vous prenez le lit. Vous avez besoin de vous retrouver. »

Ni Manon ni moi ne prenons le risque de faire le moindre commentaire.

Sans vraiment la regarder, je me déshabille et enfiler mon pyjama. Quand je m'approche du lit pour me coucher, elle est déjà sous la couette. J'éteins et la rejoins.

Allongés côte-à-côte, sans nous toucher, nous sommes immobiles. Muets. Jusqu'à cette phrase de Manon :

« J'ai vu Monsieur Thomas au tribunal. »

« Monsieur Thomas ? »

J'ai l'impression d'avoir fait un bond sur le matelas. Appuyé sur un coude, face à Manon que je discerne tout juste dans la pénombre, je m'efforce de remettre mes neurones en service.

« Qu'est-ce qu'il faisait là ? finis-je par demander.

— Je ne sais pas. Il était avec deux gendarmes, menotté à l'un des deux. Je les ai croisés dans un couloir. Il m'a fait un signe de tête et m'a souri, mais tu penses bien qu'on n'a pas pu discuter...

— Il devrait être en détention provisoire. En tout cas, c'est là qu'il était jusqu'à présent.

— La juge a peut-être changé d'avis et décidé de le laisser libre. À sa place, c'est ce que je ferais : c'est évident qu'il va pas se sauver ! »

Monsieur Thomas pourrait-il revenir habiter au village, comme si de rien n'était ? Possible. Probable, même. La force de l'habitude. Quelque part, ça rassurerait les gens. Un comble, étant donné que c'est un assassin !

En tout cas, c'est pas lui qui a étranglé Tatoué : il avait un putain de bon alibi...

Je me revois tout à coup derrière Célestin, sur le chemin qui conduit chez Tatoué. Le petit pont qui enjambe le ruisseau est humide, comme si quelqu'un avait jeté de l'eau dessus. Des gamins, sans doute, qui seront venus s'amuser à pêcher, ou plutôt à faire semblant de pêcher. Je faisais pareil quand j'étais petit.

Célestin marche plus vite que je ne l'ai jamais vu. J'ai même du mal à le suivre.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as le feu au cul, ou quoi ? »

Célestin ne répond pas. Il est pressé. On dirait le lapin dans *Alice au pays des merveilles*. S'il avait une montre à gousset, je suis sûr qu'il l'aurait dans la main !

« Attends-moi, Célestin ! Tu vas trop vite ! »

Et puis, la maison de Tatoué apparaît entre les arbres. Maintenant, c'est moi qui suis tellement pressé d'arriver que je ne peux pas m'empêcher de bousculer l'homme qui me précède. Un monticule de terre, dans la cour, m'attire comme un aimant. Je sais qu'elle est là, dans une boîte. Il faut que je la fasse sortir ! Vite !

« Marc, réveille-toi ! Tu fais un cauchemar ! »

La voix de Manon me ramène tout à coup à la réalité de la maison endormie. Je pousse un profond soupir de soulagement.

« Putain, c'était un rêve...

— Un cauchemar, plutôt. T'avais pas l'air de prendre ton pied !

— Excuse-moi, je t'ai réveillée...

— Non. Je dormais pas... J'ai pas réussi à dormir de toute la nuit.

— Toute la nuit ? Il est quelle heure, là ?

— Bientôt 6 h.

— Eh ben, dis-donc... Tu vas pas faire long feu si tu continues comme ça !

— Je voulais pas risquer de me réveiller là-bas... »

Il fait noir tout autour de nous, mais j'ai l'impression de voir la peur sortir de Manon et l'envelopper. Je la prends dans mes bras.

« Tu n'es pas là-bas, tu es avec moi et tu ne crains rien. Dors, ma puce. »

Petit à petit, je la sens se ramollir contre moi. Surtout, ne pas bouger. Ne pas risquer de l'éloigner du sommeil... Quand les battements de son cœur se font réguliers et doux contre ma poitrine, je me détends un peu, sans desserrer mes bras. Je repense à cette promesse que je me suis faite, un soir pas si lointain dans son appartement parisien : lui demander « officiellement » de vivre avec moi. Tout à coup, une frayeur me fait froncer les sourcils : et si elle refusait ?

On n'en est pas là, mon vieux. Pour le moment, profite de l'instant présent...

Deux heures se sont déjà écoulées (deux heures pendant lesquelles je n'ai pas fermé l'œil) quand j'entends Rose-Marie se lever dans la pièce voisine. De l'eau coule, une porte de placard s'ouvre puis se ferme, un tiroir coulisse... puis j'entends le bruit caractéristique du café qui coule.

C'est dingue ce que ça peut faire comme bruit, une cafetière...

Est-ce le bruit ? L'odeur, qui se répand jusqu'à la chambre ? Toujours est-il que Manon se met à remuer doucement. J'écarte mes bras et la laisse rouler sur le dos. Bientôt, elle s'étire, fronce le nez, ouvre des yeux hésitants. Je m'appuie sur le coude et lui souris.

« Salut. Bien dormi ? »

Manon me regarde fixement, sans répondre. Puis, avec une lenteur incroyable, elle lève un bras et pose sa main sur ma joue. Sa paume glisse jusqu'à mon menton, ses ongles grattent ma barbe.

« C'est bien vrai ? murmure-t-elle. Je ne suis pas en train de rêver ?

— Non, tu ne rêves pas. Je suis bien là. En chair et en os. Et mal rasé. »

Quelques coups doucement frappés à la porte lui font froncer les sourcils.

« Il y a quelqu'un d'autre, dans la maison ?

— Ta mère. Tu ne te souviens pas ? »

Cette fois, Manon grimace.

« Pour le coup, j'aurais préféré que ce ne soit pas réel... »

La porte s'entrouvre. Juste assez pour permettre à Rose-Marie de passer la tête à l'intérieur. Nous voyant réveillés, elle avance d'un pas.

« Bonjour vous deux ! Ça vous dit, un petit café ?

— Avec plaisir ! dis-je

— Alors, à table ! Le petit déjeuner est servi. »

Laissant à Manon le temps de reprendre pied dans la réalité de sa liberté retrouvée, je vais rejoindre celle que je commence à considérer comme ma belle-mère. Aussitôt, Rose-Marie me prend à part.

« Comment va-t-elle ? chuchote-t-elle.

— Ça va... Elle n'a pas beaucoup dormi, mais ça va.

— Vous ne me raconteriez pas d'histoires ?

— Mais non, voyons ! Pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille ? »

L'arrivée de Manon mettant fin à la discussion, nous nous installons tous les trois autour de la

table. Le chat, qui n'a pas l'intention de nous laisser l'oublier, me saute aussitôt sur les genoux.

« Ah, ta gamelle est vide, on dirait ! »

Un miaulement bref me répond.

« Vous avez appris à communiquer, en mon absence, on dirait ! remarque Manon.

— Eh oui, tu vois, à croire que deux vieux mecs solitaires peuvent toujours finir par se comprendre ! »

Pendant une semaine, la vie s'organise à trois dans la maison. Manon, qui a convaincu son rédacteur en chef de lui allouer un mois de vacances, ne met pratiquement pas le nez dehors. Elle passe des heures sur Internet, discute avec sa mère (ou s'engueule avec elle), s'occupe du chat qui, lui non plus, ne met plus le nez dehors, mis à part pour faire ses besoins... et rend de temps en temps visite à Madame Laur.

À chaque fois, la voisine est ravie. Manon remplace un peu sa fille, qu'elle voit trop rarement à son goût. En tout cas, elle l'a adoptée.

Cela me permet de continuer à passer chez Gaston (moins longtemps, mais pour un résultat tout aussi probant) et même d'assister en partie aux entraînements de quilles. En partie seulement, parce que je ne veux pas rester trop longtemps hors de la maison.

Gaston se moque de mes nouvelles habitudes.

« Depuis que t'as deux femmes à la maison, c'est plus pareil, on dirait ! »

Je le laisse dire. Ça fait rire tout le monde, dans le café, mais je m'en fous. Je suis heureux d'avoir, comme il dit, mes deux femmes à la maison.

Finalement, Rose-Marie décide de rentrer à Paris. Décision bien aidée par une énième engueulade entre sa fille et elle.

« Bon sang, Maman, lâche-moi les baskets, à la fin ! s'est exclamée Manon. Je n'ai plus quinze ans !

— Mais tu continues à n'en faire qu'à ta tête, comme à cet âge-là !

— Et alors ? Tu n'en fais pas qu'à ta tête, toi, peut-être ? Et Nina ? Vous envoyez chier tout le monde, moi y compris, et vous voudriez que je sois un caniche ? »

Sur le coup, j'ai bien cru qu'elles allaient en venir aux mains. Et je dois dire que la perspective d'avoir à les séparer ne me faisait pas rire du tout : je n'avais aucune espèce d'envie de me fourrer entre elles deux ! Heureusement, le chat est venu à mon secours en faisant tomber par terre le téléphone de Rose-Marie, ce qui a permis à celle-ci de s'énerver après quelqu'un d'autre.

Rétrospectivement, je me dis que ça lui a rendu service, à elle aussi. Ça lui a permis de couper court à une discussion qui n'en était pas une et

avait toutes les chances de s'éterniser en tournant en rond.

En une semaine, Manon a d'autant plus repris du poil de la bête que ses altercations avec Rose-Marie lui ont occasionné des poussées d'adrénaline régulières. Elle se sent de nouveau prête à affronter le monde extérieur. D'ailleurs, la voiture de sa mère à peine sortie de notre champ de vision, elle se tourne vers moi et annonce :

« Je retournerais bien là où Tatoué m'a enlevée. Pour voir. Et pour que tu me montres le chemin qu'il a suivi jusque chez lui. »

Pour le coup, je suis un peu surpris. Comme première destination de balade, je m'attendais à quelque chose de plus tranquille.

« T'es sûre ? »

— Attends, tu vas pas faire ta Rose-Marie ! Qu'est-ce que tu crois ? Que je tiens pas debout ?

— Non. C'est juste que... Ça pourrait te bousculer.

— Ça peut surtout me faire du bien en m'aidant à digérer ce qui s'est passé. »

Le ton de sa voix, son regard... Je vois que Manon a bien réfléchi à la question. Qu'elle a pesé le pour et le contre. Mesuré les dégâts qu'un retour trop précoce sur les lieux du drame pourrait entraîner. Elle se sent manifestement

prête à les supporter. Dans ce cas, je suis prêt à l'accompagner.

Dans un sac à dos, j'enfourne une bouteille d'eau, mon appareil photo numérique, quelques sacs en plastique vides au cas où... Le temps de passer à l'épicerie et à la boulangerie pour acheter de quoi faire des sandwiches, nous nous éloignons à pied sur la route de Rodez.

Les quelques personnes que nous croisons nous saluent. Plus chaleureusement que d'habitude, me semble-t-il. D'ailleurs, Manon remarque aussi qu'il y a du changement.

« C'est moi ou on me regarde comme si je sortais d'un camp de la mort ?

— Un camp de la mort, t'exagères... Mais c'est vrai qu'on n'était pas vraiment sûr de te revoir vivante... »

Manon s'arrête et vrille ses yeux dans les miens.

« Tu t'es inquiété ?

— À ton avis ? T'avais disparu sans laisser la moindre trace, mais en laissant toutes tes affaires derrière toi. Évidemment que je me suis inquiété ! Quand on a fait cette putain de battue, franchement, c'est surtout ton cadavre qu'on s'attendait à retrouver...

— Ça t'aurait fait quoi ? »

Je n'ai aucune envie de mentir. Encore moins de rigoler.

« Mal. Si je t'avais retrouvée morte, ça m'aurait fait drôlement mal. »

Mais je ne veux pas non plus m'appesantir sur ce qui s'est passé.

« Bon, on y va, maintenant ? »

La matinée est bien avancée lorsque nous arrivons, sur la route du Puech Bas, à l'endroit où Manon s'était arrêtée.

« On a retrouvé ta voiture là, dis-je en montrant l'endroit.

— C'est bien là que je me suis garée. Le chien de Célestin était couché en plein milieu de la route ; j'ai pas voulu l'écraser.

— Tatoué devait être planqué par là, dis-je en indiquant le secteur des anciennes poubelles. On descend vite assez bas pour ne pas être visible de la route. »

Le Puech Bas n'a pas changé depuis ma dernière visite. Il est toujours aussi abandonné.

Je profite de notre passage pour raconter à Manon l'histoire que j'ai apprise de la bouche de Madame Laur et de sa fille.

« C'est dingue ! s'exclame-t-elle. On a souvent discuté ces derniers temps, mais elle m'en a jamais parlé !

— Elle a dû se dire que c'était pas un sujet de conversation indiqué pour une jeune femme qui venait de se faire enlever. »

Manon fronce les sourcils.

« Je vois pas pourquoi... »

— Ah bon ? T'es sûre ? C'est quand même l'histoire d'une femme, jeune, et retrouvée morte dans des circonstances bizarres. Moi, quand elles m'en ont parlé, j'ai tout de suite fait le lien avec la mort de Clotilde Pommier et ta disparition.

— Quel lien ?

— Je sais pas... Mais avoue qu'il fait pas bon être une femme jeune et étrangère au village. »

Manon hausse les épaules.

« Tu fais de la parano.

— Peut-être. N'empêche qu'un cadavre dévoré par les chats, c'est bien utile pour ne pas retrouver de traces.

— Et tu crois quoi ? Qu'un mec se serait amusé à affamer un troupeau de chats avant de tuer ta Hollandaise, pour être sûr qu'on ne puisse rien tirer de son cadavre ? Ça ne tient pas debout ! »

Évidemment, vu comme ça...

« En parlant de bouffer, qu'est-ce que tu dirais d'une petite pause sandwiches ? »

— Que tu fais plus de la parano, mais de l'humour noir.

— Et tu préfères quoi ?

— Je préfère toujours l'humour. Va pour les sandwiches ! »

Le sentier qui permet de relier Puech Bas à la maison de Tatoué est toujours aussi peu visible. À se demander comment j'ai fait pour le repérer la première fois ! Il faut croire que quelqu'un, quelque part, m'a donné un petit coup de pouce ce jour-là.

« Tu dis que Tatoué m'a portée tout le long, depuis l'endroit où j'ai garé ma voiture jusque chez lui ? s'étonne Manon.

— Je suppose. Mais il ne pourra plus nous le confirmer...

— Et Célestin, qu'est-ce qu'il a dit ?

— À moi, rien. Aux flics et à la juge, je sais pas : je suis pas dans le secret de l'enquête. »

Manon s'arrête pour réfléchir.

« Célestin a dû l'aider, dit-elle finalement. Tatoué était peut-être costaud, mais ça fait quand même une trotte. Et je suis sûre que Célestin est encore plus fort. »

Tout bien pesé, son raisonnement tient la route. Après tout, Célestin était sur la route de Rodez, juste avant l'embranchement vers le Puech Bas, quand Manon l'a vu. Selon toute logique (même si la logique et Célestin ne font pas forcément bon ménage) il a dû suivre la même

route qu'elle et rejoindre Tatoué. Avant de l'accompagner jusque chez lui. Manon n'est peut-être pas très lourde, mais tout de même : Tatoué s'est certainement fait relayer par Célestin pour la porter.

Dans la cour que nous avons quittée une semaine plus tôt, avec les gendarmes et le SAMU, la vie s'est arrêtée. Rien n'a changé, si ce n'est qu'il y a désormais des scellés sur la porte de la maison.

Je conduis Manon jusqu'à l'endroit où j'ai vu Tatoué enterrer son alligator.

« Je sais pas si tu te souviens : quand on t'a retrouvée, je t'ai dit que tu devinerais jamais ce qu'il y a là-dessous...

— Je me souviens. Alors, c'est quoi ?

— Un alligator.

— Tu te fous de moi !

— J'en ai l'air ?

— Non, reconnaît-elle, mais avoue que c'est difficile à croire. »

Je lui explique alors ce que j'ai appris de Tatoué. Sa passion pour les reptiles (le dessin de son tatouage n'était pas dû au hasard, bien au contraire !), la nécessité pour lui d'habiter dans un endroit isolé pour pouvoir élever son animal sans problème...

« Et enfermer quelqu'un sans risquer que les voisins l'entendent crier.

— Ça, je pense pas que c'était prévu, à l'origine.

— Qu'est-ce que t'en sais ? s'agace Manon.

— Réfléchis : si quelqu'un a pris la peine d'étrangler Tatoué, c'est pour éviter qu'il parle. Et ça veut dire que c'était pas lui le cerveau de l'opération. Donc il avait pas prévu d'emprisonner quelqu'un chez lui.

— N'empêche que c'est bizarre d'avoir chez soi une pièce complètement fermée, avec une trappe au bas de la porte. »

Là, Manon marque un point. La pièce dans laquelle elle a été retenue ressemble à s'y méprendre à une cellule. Aménagée quand ? Sûrement pas récemment. Pour qui ? Aucune idée.

« Qu'est-ce que tu dirais d'aller visiter le reste du bâtiment ? demande Manon.

— J'en dis que c'est une bonne idée... Si tu te sens d'attaque pour y rentrer.

— Sur mes deux jambes et avec toi, sans problème ! »

Son ton me paraît bien un peu trop péremptoire pour être honnête, mais je préfère faire mine de rien : j'ai une sacrée envie d'aller fureter à l'intérieur ! Et puis c'est con, mais ce « avec toi » me fait drôlement plaisir. À croire

qu'il y a en moi un peu du mâle conditionné pour protéger sa femelle...

Le bâtiment dans lequel Manon a été séquestrée ne porte pas de scellés. Elle s'en offusquerait presque.

« Y'a que quand on se fait trucidé qu'on intéresse les flics, c'est bien connu ! » ironise-t-elle.

Je me surprends à temporiser.

« T'es vivante et libre, c'est tout ce qui compte, non ? »

— Pour les autres, peut-être. Mais pas pour moi.

— Et qu'est-ce qui compte, alors, pour toi ?

— Ce qui compte, c'est de comprendre. Comprendre qui a eu l'idée de m'enfermer là-dedans, et pourquoi ! J'ai gambergé des jours et des nuits là-dessus, à m'en rendre folle. Je veux des réponses ! Un journaliste devrait comprendre ça, non ? »

Sa voix qui monte dans les aigus me fait regretter un instant d'avoir cru qu'elle était prête à revenir sur les lieux de sa captivité, mais l'action étant encore le meilleur moyen de faire taire son angoisse, je la presse d'entrer.

Armés tous les deux de nos téléphones portables en mode lampe torche, nous pénétrons alors dans le bâtiment. Comme la dernière fois,

avec Célestin, il a suffi de tourner la poignée de la porte...

« Tu te rends compte, ne puis-je m'empêcher de dire, que je suis passé juste à côté de toi sans te trouver...

— Tu pouvais pas savoir. Et puis, j'étais à l'opposé par rapport à la cour d'entrée. Moi, d'où j'étais, j'entendais absolument rien. »

Manon me raconte alors ses tentatives désespérées pour comprendre à quel endroit elle se trouvait. Ses séances de quasi-méditation, yeux fermés, pour capter le plus possible de bruits.

« Le silence était incroyable. J'ai vite compris que je me trouvais dans un endroit isolé : il n'y avait pas un seul bruit de moteur ou de klaxon. Rien ! Pas un bruit de voix non plus. Tout ce que j'ai réussi à identifier, c'est des frottements. Réguliers. Comme quand on ponce du bois. »

Elle se perd un moment dans ses souvenirs.

« Des coups de marteau, aussi...

— Des coups de marteau ? Putain, le jour où je suis passé, Tatoué clouait le cercueil de son alligator !

— Un cercueil ? s'étrangle Manon. Il l'a mis dans un cercueil ?

— Oui, enfin, une boîte, quoi... D'ailleurs, si ça se trouve, tes bruits de ponçage, c'était ça : il a dû le fabriquer lui-même, ce truc. »

Le bâtiment est divisé en une demi-douzaine de pièces. Toutes donnent sur un couloir de distribution qui court le long de la façade. Les cloisons sont en bois, comme le reste. Il n'y a aucune ouverture pour apporter un peu de lumière. Une vague odeur de moisi flotte dans l'air.

À quoi cet endroit a-t-il bien pu servir ?

Si j'en crois Gaston, La Vayssière était à l'origine une ferme. Comme toutes les maisons isolées du secteur. Dans une ferme, on trouve une grange, une étable, une bergerie, un poulailler, éventuellement un atelier ou un garage. Mais ça ? Au niveau de la distribution des lieux, c'est à mi-chemin entre une écurie et un motel.

Méthodiquement, en commençant par l'extrémité la plus éloignée de la pièce qui va nous rappeler trop de souvenirs, nous examinons les lieux. Toutes les portes sont fermées, mais s'ouvrent sans problème. Derrière, les pièces sont plus ou moins vides. L'une contient un vieux lit métallique dont le sommier à ressorts est à moitié rouillé. Une autre abrite une série d'étagères sur lesquelles des cartons remplis de vieux papiers s'entassent. Deux autres sont complètement vides. La cinquième est dotée d'une pierre d'évier en grès, d'une table et d'une bouteille de gaz reliée à

un trépied surmonté d'un stérilisateur. Et la sixième...

« Là, c'est chez moi », dit Manon en ouvrant la porte.

Depuis le seuil, elle éclaire la pièce. Le lit (doté d'un matelas, celui-là, et d'une couverture) sur lequel elle a malgré tout réussi à dormir quelques heures par nuit. L'unique chaise. Le coin WC avec son minuscule lavabo...

Après avoir méthodiquement balayé du faisceau de lumière le plafond, les murs et le sol, elle se laisse aller à pousser un long soupir.

« J'avais l'impression que c'était plus petit.

— Sûrement parce que tu te sentais enfermée. Ça devait t'oppresser.

— Peut-être... Plusieurs fois, j'ai eu la visite d'une souris. Enfin, je suppose. C'était trop petit pour être un rat, mais ça avait une longue queue fine.

— Comment tu sais ça ? Tu pouvais pas la voir...

— Un jour, je me suis réveillée en la sentant passer sur mon bras. »

Le détachement qu'il y a dans sa voix ne me plaît pas du tout. J'essaie de l'obliger à affronter la peur qu'elle a forcément ressentie à ce moment-là.

« T'as dû flipper, non ?

— Pour tout te dire, la première fois que je me suis rendu compte qu’il y avait un animal avec moi, j’ai surtout pensé que s’il avait pu rentrer, je devrais pouvoir sortir... Et puis quand j’ai compris que c’était pas plus gros qu’une souris, ça m’a fichu un coup au moral ! Mais flipper, non. Pas vraiment. »

Adossée au chambranle de la porte, muette, elle a l’air de réfléchir. À quoi ?

Du regard, je fais à nouveau le tour de la pièce.

« C’est bizarre, non, d’installer un pieu dans une pièce qui a pas de fenêtre ?

— Ouais... Et y’a pas que ça de bizarre... »

La voix de Manon n’est plus qu’un murmure qui résonne au niveau de mes genoux : elle s’est laissé glisser jusqu’au sol. Comme si ses jambes, tout à coup, avaient refusé de la soutenir.

« Ça va ? fais-je en m’accroupissant à ses côtés.

— Ça va. C’est cette trappe qui me file le bourdon... »

La trappe en question, par laquelle Célestin est venu livrer sa soupe journalière, par laquelle nos mains se sont retrouvées ce fameux jour, est visiblement plus récente que la porte : elle est en contreplaqué. Elle a donc été fabriquée après. Mais quand ?

Une chose paraît évidente, en tout cas : le reste des installations ne date pas d’hier. Elles existaient

sûrement avant que Tatoué s'installe à La Vayssière. Alors qui a construit et aménagé ce bâtiment ? Un précédent locataire ?

Nous voilà quittes pour nous plonger dans l'histoire de la propriété. Dès que Manon aura retrouvé l'usage de ses jambes...

« On y va ? » dis-je en lui tendant la main.

Ignorant mon aide, elle se relève péniblement, jette un dernier regard circulaire sur la pièce et s'éloigne à pas lourds, me laissant le soin de refermer la porte derrière nous.

« On y va », répète-t-elle simplement.

Dès que le mur d'enceinte de La Vayssière a disparu derrière nous, les pas de Manon se font plus légers, comme si elle s'était libérée d'un poids. Sur le chemin qui mène à la place Saint-Pierre, elle prend même le temps de s'émerveiller du ruisseau, dont l'eau claire se faufile en tressautant entre les fougères. L'ombre est fraîche, pour ne pas dire froide, mais ça n'a pas l'air de la déranger.

« Regarde ! dit-elle, accroupie, tendant le bras vers l'eau. Il y a même des poissons ! »

Je ne peux m'empêcher de sourire... et de me moquer.

« C'est normal, tu sais, pour des poissons, de vivre dans l'eau...

— Très drôle...

— Qu'est-ce que tu veux ? Tu connais mon sens de l'humour ! »

En arrivant sur la place, face à la statue qui nous fixe de ses yeux vides, Manon marque encore un temps d'arrêt.

« Qu'est-ce qui va arriver à Célestin ? demande-t-elle tout à coup.

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Ça me ferait chier qu'il aille en prison à cause de moi. »

Et vlan ! Le syndrome de Stockholm fait son apparition...

« C'est un brave type, insiste Manon.

— Je sais. Il te voulait sûrement pas de mal.

— Il m'a apporté à manger tous les jours...

— En parlant de manger, dis-je pour couper court à ses réflexions, qu'est-ce que tu dirais d'aller boire un verre chez Gaston ? »

Manon hésite : elle n'a pas remis les pieds au café depuis sa disparition et se dit qu'elle risque de subir un interrogatoire en règle. Mais la curiosité et l'envie de ne pas passer pour une poule mouillée semblent être les plus fortes.

Quand je pousse la porte de chez Gaston, le propriétaire des lieux est assis à une table, en train de lire le journal. Seul.

« Salut Gaston !

— Bonjour », ajoute Manon.

Le temps pour le cafetier de réaliser qui vient d'entrer dans son établissement, il accroche à ses lèvres un sourire de bienvenue qui me semble manquer un poil de sincérité. Mais peut-être que je me fais des idées...

« Les amoureux ! Comment ça va ?

— Ça va, dit Manon. On revient d'une balade en forêt.

— Vous avez trouvé des champignons ?

— Non. Faut dire qu'on n'en a pas cherché non plus ! »

Gaston hoche la tête en repliant son journal. Ma main à couper que le concept de balade sans but précis lui est totalement étranger !

Parce que t'es du genre à marcher sans raison, toi, peut-être ?

Deux secondes plus tard (enfin, peut-être dix, il ne s'est pas téléporté non plus...) Gaston a repris sa place derrière son bar et son ton professionnel.

« Qu'est-ce que je vous sers ?

— Une bière.

— Un Coca. »

Tout en servant les boissons, Gaston se renseigne.

« Vous êtes allés de quel côté ?

— Vers La Vayssière.

— La Vayssière ? »

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a l'air surpris.

« C'est bien le dernier endroit où j'aurais eu envie d'aller, à votre place, dit-il à Manon.

— Moi, je voulais y retourner. Pour voir les choses de l'extérieur. Et avec de la lumière. »

Gaston ne fait pas de commentaire. C'est le moment de le brancher.

« Dis-moi, y'avait qui, à La Vayssière, avant Tatoué ?

— Avant Tatoué ? »

Gaston réfléchit.

« Je crois bien que y'avait personne.

— Personne depuis quand ?

— Depuis que la vieille mère Valat était morte.

— Ça devait faire un bail...

— Comme tu dis ! Je sais pas, moi... Dans les trente ans, peut-être. Attends... »

Sourcils froncés, Gaston se gratte sous le menton : il réfléchit.

« Moins que ça, lâche-t-il finalement : c'était juste l'année avant mes parents. Donc ça fait vingt-six ans. Elle devait avoir dans les quatre-vingts ans. Et son fils... Son fils, je me souviens plus trop, mais je sais qu'il a pas profité longtemps de sa retraite. Il a dû mourir un ou deux ans après qu'Attila ait repris le salon.

— Et il habitait où pendant ce temps-là ?

— Ben, au salon.

— Avec Attila ?

— Oui. Un vrai petit couple, je te dis ! »

Manon intervient alors.

« Vous savez qui a aménagé le bâtiment, à l'arrière de la cour de La Vayssière ? Celui dans lequel j'ai été séquestrée, précise-t-elle.

— Non, j'en sais rien, répond Gaston, qui a quand même l'air de voir parfaitement de quoi elle parle. Sûrement Tatoué, non ?

— Impossible, dis-je : c'est trop ancien.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Y'a une pierre d'évier en grès, un lit à sommier métallique comme on en trouvait dans les pensionnats des années 1960...

— Ça sent le vécu ! » s'amuse le cafetier.

Pour un peu, je m'énerverais.

« Effectivement, c'est du vécu. Et ne me dis pas que tu ne vois pas de quoi je parle ! Ma main à couper que t'as été pensionnaire, toi aussi !

— Oh, ça va, t'énerve pas... Oui, j'ai été pensionnaire. Comme tout le monde, à la campagne. Mais un vieux lit, ça se récupère.

— Et une pierre d'évier scellée dans le mur ? Ça date de quand, ça ? Des années 1940 ou bien des années 1920 ? »

Gaston fait la grimace.

« Ça, c'est sûr, c'est pas Tatoué qui l'a installée...

— Alors qui ?

— Je sais pas, moi ! Attila, peut-être... Ou le grand-père Valat !

— Vous savez quoi ? lance soudain Manon. Le plus simple, c'est d'aller lui demander.

— À qui ?

— À Attila, banane ! Le grand-père, il doit être au cimetière depuis longtemps, non ?

— Ça, c'est sûr, acquiesce Gaston. Encore plus longtemps que sa femme ! »

Tout en marchant à côté de Manon, sur le trottoir, je me demande si c'est vraiment une bonne idée de se pointer comme ça, à l'improviste, chez Attila. Surtout qu'à bien y réfléchir, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune femme ait mis les pieds chez lui. Son salon de coiffure date de l'époque où on ne mélangeait pas les torchons et les serviettes... autrement dit les hommes et les femmes !

Manon n'a pas l'air d'avoir ce genre d'inquiétude. Elle fait partie de cette génération qui n'a connu que la mixité depuis ses premières couches-culottes ; l'idée qu'elle ne puisse pas aller quelque part (ou qu'elle y soit plus ou moins bien, pour ne pas dire plus ou moins mal, accueillie)

parce qu'elle est une femme n'a jamais dû l'effleurer. Surtout avec la mère et la grand-mère qu'elle a...

Derrière nous, une voiture arrive. Je ne l'aurais pas spécialement remarquée si elle ne faisait pas ce drôle de bruit de courroie qui a besoin d'être retendue. D'ailleurs, où est-ce que j'ai déjà entendu ce bruit, il n'y a pas longtemps ?

La réponse à cette question me revient très vite quand la voiture s'arrête le long du trottoir juste après nous avoir dépassés et que le conducteur en sort. Le temps de claquer la portière (comme si cette pauvre voiture l'avait agressé !) et de s'appuyer des deux coudes sur le toit, Thierry nous fait face.

« Pas encore partis, les amoureux ? gronde-t-il.

— Partis ? interroge Manon. Pourquoi ? On devrait ? »

Thierry s'avance lentement vers nous. Les poings dans les poches, l'air du mec qui cherche la bagarre, il finit par nous faire face. S'arrête. Croise les bras pour mieux gonfler ses biceps et toise Manon en levant le menton.

« T'as pas compris le message, on dirait...

— Quel message ? »

Manon a posé la question le plus innocemment du monde (oui, faire l'ingénue, c'est quelque chose qu'elle maîtrise à la perfection !) mais je sens bien

qu'elle a compris. Et qu'elle est sur ses gardes. Pour ne pas dire sur des charbons ardents !

Thierry prend le temps de la détailler de la tête aux pieds, tout en mâchant son chewing-gum.

« T'as pas trop perdu la forme, dans ton trou, on dirait ! Mais t'as toujours un pois chiche dans le ciboulot... »

Décroisant les bras, il se tourne alors vers moi, avance d'un pas et me lance sur le ton de la confiance :

« T'as montré ton courrier à ta copine ? Non, je suis sûr... Eh ben tu devrais : ça lui ouvrirait peut-être les yeux. »

Puis, faisant demi-tour, d'un pas toujours aussi lent, il remonte dans sa voiture. Non sans nous avoir salués d'un : « Bonne nuit, les amoureux ! » sarcastique.

« C'est quoi, cette histoire de courrier ? demande aussitôt Manon.

— Rien d'important. Je te dirai ça plus tard.

— Rien d'important, t'es sûr ? Pourquoi Thierry est au courant ?

— Va savoir... Peut-être parce que c'est lui qui l'a envoyé. »

Manon s'immobilise au milieu du trottoir.

« Thierry t'a écrit ?

— Non. Enfin, j'en sais rien : le courrier que j'ai reçu était anonyme.

— Et il disait quoi ?

— Pour faire court : qu'à force de chercher la merde, tu l'avais trouvée. »

Manon accuse le coup. Je me sens obligé de préciser les choses... et en même temps de les adoucir un peu.

« De manière générale, ça disait que les filles de la ville sont des emmerdeuses. Toutes les filles de la ville. Pas seulement toi.

— Ouais. Clotilde Pommier aussi.

— Je vois qu'on suit le même raisonnement... »

Au salon de coiffure d'Attila, nous trouvons porte close. Pour le coup, je me sens presque soulagé. La journée a été assez chargée comme ça, je ne me sentais pas d'attaque pour questionner le propriétaire de La Vayssière. Mais Manon n'a pas la même vision des choses. À se demander si on arrivera un jour à être d'accord !

Mon vieux, réfléchis-y à deux fois avant de lui proposer de se mettre à la colle : ça risque de ne pas être du gâteau, vous deux...

« J'irais bien faire un tour du côté de chez Monsieur Thomas, dit-elle.

— Pour quoi faire ?

— Comme ça. Pour voir ce qui s'y passe.

— Et qu'est-ce que tu veux qu'il s'y passe ? La maison est vide !

— T'en es sûr ? T'es allé voir ?

— Non. Mais c'est évident, non ? Il n'a pas de famille et il est en prison... »

Comme si la logique était une raison suffisante pour faire changer d'avis Manon ! D'ailleurs, le fait est qu'elle n'a peut-être pas complètement tort. Et si quelqu'un était venu s'installer chez Monsieur Thomas ? Ou simplement fouiller la maison ?

Après tout, la nouvelle de son absence, comme toutes les nouvelles, a dû faire le tour de la région en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Et une maison que l'on sait vide attire toujours les curieux et les voleurs opportunistes.

Allez, mon vieux, fais une bonne action : va vérifier que personne est venu squatter !

La maison se dresse devant nous, solitaire. Les volets sont fermés. Apparemment, tout est normal.

« Tu crois que ça vaut le coup d'aller sonner ? » dis-je à Manon.

Avant qu'elle me réponde, un miaulement indigné se fait entendre. D'ailleurs, quelques secondes à peine se sont écoulées quand nous

voyons un chat sauter d'un bond agile par-dessus le muret qui ceinture le jardin.

Un instant, l'idée que ça puisse être « notre » chat m'a effleuré. Mais non : celui-là est d'un roux qui tire sur le marron, strié de raies blanches. Comme un zèbre dont les raies noires se seraient décolorées au soleil.

« Quelque chose a fait fuir ce chat, dit Manon. Je me demande bien ce que ça peut être...

— On n'a qu'à aller voir », dis-je.

Et d'un pas décidé (mais certes pas aussi lestement que le chat) je franchis à mon tour le muret pour me diriger vers l'arrière de la maison.

Le jardinet qui s'y trouve commence à montrer quelques signes de négligence, bien compréhensibles étant donné que le propriétaire des lieux a dû précipitamment changer de résidence il y a près de trois semaines. Des salades vertes sont en train de monter sérieusement en graines, les pieds de tomates font grise mine et les mauvaises herbes commencent à envahir les rangs de poireaux tirés au cordeau.

Sur le côté, au pied d'un tilleul énorme, une chaise unique attend qu'on vienne s'asseoir pour déguster un café ou lire un livre. Voire pour lire en dégustant un café.

Qu'est-ce qui, dans ce décor aussi tranquille que silencieux, a bien pu faire miauler le chat ?

Dès que je me retourne vers la maison, la réponse à ma question me saute aux yeux.